

AMAZONIAIR

comme les suricates

Elli Medeiros (Toys)



Photo N. Testa



photo/napoumet

Un voyage à Mont de Marsan, un lointain 5/6 août. Agréable compagnie, on se retrouve à plusieurs affalés sur les banquettes à faire des prévisions à propos du festival. On laisse le paysage défiler et on n'a plus qu'à se laisser transporter jusqu'aux fameuses arènes qui nous donneront le spectacle que vous avez déjà vu, ou dont vous avez entendu parler. Passons donc là-dessus !

Concerts parisiens à la rentrée. Retrouvailles. Alors qu'est-ce que vous devenez ? Sans plus. Le temps passe, le projet de journal se précise et puis un jour, une idée, faire un article avec ces copains de voyage, une sorte de discussion sur le public et l'évolution de la nouvelle vague.

« Si tu veux savoir, on est venu au punk naturellement ; déjà, on écoutait du rock. J'ai commencé quand j'avais onze ans à écouter Eddie Cochran, Johnny Halliday et puis tout s'est enchaîné, toutes les grandes périodes : Rolling Stones, période psychédélique, Grateful Dead, même Yes et puis un retour au rock avec les New York Dolls, Stooges, fréquentation comme tant d'autres de l'Open Market. Le punk c'est quelque chose d'essentiel parce que pour la première fois depuis 1969 on entend de nouveau une musique complète avec quel- que chose derrière.

« Avant, tu avais des groupes ici ou là, mais pas un ensemble. A nouveau, on sent une vie, une circulation des sons et des idées, une révolte — plus tripale d'ailleurs que politique — une provocation, des fringues... »

« Mais on écoute pas que du punk, on aime bien également la bonne chanson : Gilles Servat, Bé-ranger et... Charles Trénet. On reste pas fermés, on veut pas se braquer sur une seule idée. Simplement, le rock nous est essentiel. »

On abordera ensuite les principaux groupes que Patrick et Thomas écoutent : Clash, Sex Pistols. « Celui qu'on préfère, c'est Clash parce que c'est le groupe qui nous correspond le plus. L'image, la musique, la présence scénique, le reggae, les paroles, un ensemble finalement. Mais, bon, les Sex Pistols

sont essentiels par la violence qu'on ressent en les écoutant. Damned ? sur scène, oui ! Mais c'est plus faible que les deux autres. Un groupe « fun » mais qui prend moins prise sur notre vécu, moins complet. On passe un bon moment, mais Damned n'a pas la même importance que Clash et Sex Pistols qui sont une présence constante sur tous les aspects de la vie. »

Une remarque. Se détachent ces trois groupes mais les autres, Buzzcock, Subway Sect, Siouxié and The Banshees sont peu connus. La scène anglaise, référence majeure reste pour une bonne part inconnue au public français qui reste dans le vague, le flou, s'err tenant surtout aux valeurs sûres.

Et les groupes américains ?
« Television, Modern Lovers, Dictators ».

Et les Ramones ?
« Non, faiblard, seul un côté juvénile qui fait rire, mais c'est juste un disque à écouter de temps en temps, sans plus ! ».

Les groupes français ?
Alors là, étonnement, un décalage vers les groupes rocks traditionnels. Little Bob Story et Téléphone l'emportent haut la main, suivis par Bijou. 1984, Lou's, Marie et les Garçons sont appréciés. Stinky Toys et Asphalt Jungle sont relégués aux oubliettes, apparemment à cause d'une certaine image mondaine qui colle aux groupes.

Ce qui est le plus significatif, et dramatique !, c'est ce déplacement du public français, de Clash et de Pistols vers des groupes excellents certes mais dont l'image est beaucoup plus faible que celle de la nouvelle vague outre-manche. Le côté musique totale, « mouvement », style de vie, fringues, disparaît ici ! Pour que les groupes français marchent, il leur faudrait une énergie qui leur manque, un contact avec le public, y compris dans l'agression, mais surtout pas ces regards froids, crispés. Le jeune mec, en bas de la scène, est considéré trop souvent par les groupes comme ennemi potentiel, appréhendé comme un futur détracteur et résultat, c'est ce qui se passe le plus souvent. Alors, si certains groupes de la scène parisienne arrivent à être appréciés, cela ne

dépasse pas le stade de l'estime, ils n'arrivent jamais à avoir leur public d'habituez qui, par la bouche à oreille, fera que l'on fera se déplacer les copains qui, à leur tour...

« A Paris, c'est sûr, c'est pas comme à Londres. Oui, les groupes parisiens sont sympas, ils avancent des idées intéressantes mais jamais on les voit à l'œuvre. Le scandale, on en entend parler, mais c'est par des « parties », style accélération punk, qu'il transparait. C'est pas une forme de scandale qui nous passionne parce qu'on en est exclus. On aime pas tellement ce milieu mondain, mais, bon, on nous inviterait à une party, on viendrait pour voir ! Toi, tu y as déjà été ? Tu en connais, toi, de cette fameuse intelligentsia parisienne ? »

Ne théorisons pas sur les « parties ». Elles ne sont en rien une expression nouvelle de la jeunesse due au punk-rock. Elles sont tout justes considérées comme une forme de spectacle réservée à quelques privilégiés.

« Sinon, comme scandale, tu vois, le concert de Bijou, l'autre jour, on aurait bien aimé que cela se termine par un casse de l'Olympia, que cela bouge enfin ! A Paris ou'est-ce que tu veux faire d'autre

de aller aux concerts ou d'acheter les disques. Il manque un lieu de rencontre punk où l'on puisse discuter, une sorte d'Open Market. Music Box, Harry Cover, trop froids, on ne s'y sent pas à l'aise. On ne peut pas s'asseoir, rester un petit moment, écouter les nouveautés, discuter de fringues, rencontrer des gens. Finalement, il n'y a que les gens qui ont les relations qui peuvent se tenir au courant, mais nous ? On n'a que Best ou Rock'n'Folk pour se tenir au courant!!! Alors comment veux-tu qu'il se passe à Paris un développement de la nouvelle vague. Tout reste enfermé, dans un ghetto ! »

Vous me parlez des fringues tout à l'heure ?

« Ce que l'on aime surtout, c'est les costards, sobres, un ou deux badges, mais pas plus, pas de quincaille. Marquer le coup simplement ! Un côté jeu dans les fringues qui n'est pas déplaisant. Toute cette récupération de vieux vêtements, c'est très bien ! »

Pourtant, vous, vous n'en portez pas ?

« Oui — sourire gêné — eh ! bien ! pour tout te dire, par exemple, j'avais pas envie de me couper les cheveux. »

« Moi, ça vient, tu vois aujourd'hui, j'ai une veste de cuir, mais tout se fait naturellement. »

« Et puis tu sais, on est pas des vrais punks ». »

Vous vous intéressez à la politique je crois ? Ce qu'on appelle « punk » c'est un peu contradictoire avec la politique, comme vous le disiez tout à l'heure, il s'agit d'une sorte de révolte globale, tripale, un certain esprit de dérision et de provocation quand même contradictoire avec la LCR, par exemple ?

« Pour moi, il ne faut pas mé-langer. La musique, c'est chez soi. La politique, c'est partout. Entre un superconcert et la manif après le « suicide » de Baader, j'aurais choisi la manif — les Sex Pistols, j'aurais hésité. »

J'en vois qui vont sourire. Pourtant, le public à Paris est cela aussi et ce n'est pas un hasard si Clash est un groupe essentiel en France. On ressent ici sur ce sujet le même décalage entre la compréhension de ce qui peut se vivre à Londres et à Paris. On considère qu'à Londres, il s'agit d'un mouvement, mais, ici, à Paris, on continue de tout séparer. A côté des Clash on place Little Bob Story, etc. Et la politique traditionnelle garde un grand rôle, parce que la Vie c'est une urgence, et qu'il ne se passe rien, alors on se raccroche à ce qui existe, qui est sûr. Il n'y a pas de lieu de rencontres, de circulations des idées, de concerts réguliers et pas chers, de journal...

Et vous ne jouez pas ? Vous ne voulez pas faire un groupe ?

« On essaye d'apprendre la guitare, mais c'est long. Il y a Antoine, un pote à nous, qui monte un groupe. Ils ont commencé à répéter. C'est vrai qu'on aimerait jouer. Toujours être aux concerts en spectateurs, c'est frustrant. Il y a un truc qu'on voulait te dire : en ce moment, c'est qu'on apprend l'anglais pour comprendre les paroles parce que c'est essentiel. Écouter Clash et rien comprendre, très chiant. Pour finir, on aimerait bien un concert punk à la Défense, dans le béton !!! »

JOHANNY-QUEULE-D'ARDOR

P.S. Cet article ne prétend pas représenter LE PUBLIC, mais simplement une certaine sensibilité qu'on rencontre au hasard des concerts. Dans chaque numéro, nous essaierons de continuer ce genre d'articles avec à chaque fois, des figures différentes, de façon à pouvoir dresser un aperçu fidèle de ce qui nous fait aimer cette musique.



photo/zorro LESAGE

PATRICK ET THOMAS



c'est rare

c'est très rare

c'est exceptionnel

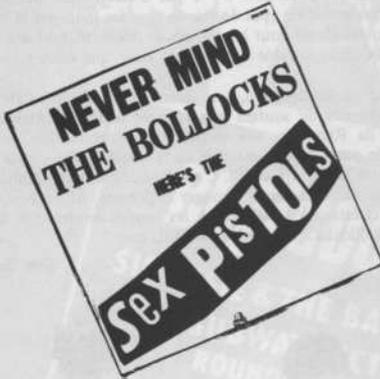
SEX PISTOLS

en

Concert



Vos rêves ont un parfum.



le reste, il is caca ! Au début, le principe était : on ne sait pas jouer mais c'est pas grave, la technique n'est pas une fin en soi, le principal est de vivre la musique que l'on joue et que les gosses puissent s'identifier à nous et créer à leur tour des trucs bien à eux — chose qui amena un déferlement sans précédent de nouveaux groupes — renouveau musical salutaire — les Pistols n'étaient pas SEULS — il y avait avec eux les déjà-enterrés Damned et autres Clash, une centaine de personnes et le futur Sex Pistols, Syd Vicious n'était alors qu'une des multiples personnalités marquantes du mouvement naissant.

« ILS ARRIVENT ! » comme le dit si bien RTL-KCP dans BEST — inutile de vous parler d'eux, vous savez déjà tout ou presque sur les SEX PISTOLS — signalons simplement que ce concert risque fort d'être à la fois apothéose et fin. Apothéose parce que juste consécration d'un groupe essentiel qui a marqué le développement de toute la musique moderne, le « punk » gagne ainsi droit de cité — fin parce que c'est aussi une valeur sûre que les kids français avec tout le charme qu'on leur connaît vont aller voir. C'est-à-dire que les Sex Pistols, et c'est déjà commencé, vont être disséqué, analysé, théorisé, strum-phérisé, postérisé, isolé surtout de tout ce qui a pu marquer leur naissance. Exemple, l'article en page centrale de Rock'N'Roll Musique : « les Sex Pistols sont les plus grands ! balayés les Damned Jam et autres Clash qui n'ont su qu'habilement exploiter une formule créée par Johnny Rotten et son gang ». Tout y est. Les Pistols sont le supergroupe et le restant n'est que de la merde — il y a les valeurs sûres et

Le concert des Pistols risque d'être la volonté délibérée des médias d'enterrer toute idée de mouvement. Enterrés donc les Buzzcocks, Sub Way Sect, Siouxsie and the Banshees, etc., tout ceci n'a guère d'intérêt. Nous voulons voir les Stars. Réactions infantiles d'un public qui aussi sec va se reconverter de Yes aux Pistols avec un entrain peu commun. Les épingles à nourrice vont fleurir !

Mais merde ! foutez-vous les dans le nez, si vous le voulez ! écoutez donc cette chanson des Pistols où ils chantent « I Wanna be me ! » tout n'est que roupie de sansonnet si vous n'avez pas compris cela. Nul groupe n'a encore dès le début balancé un tel avertissement aux fans. Nous sommes libres de faire ce que nous voulons. Nous jouons du rock'n'roll et si nous devons toucher un max' de fric nous le ferons sans scrupule. Nous ne ferons aucun compromis avec personne, ni vous, ni le show-business. Prenez vos responsabilités. La société est une société de merde alors le mieux à faire, c'est de tirer son épingle du jeu. Autant en rire et en tirer profit !

Alors le 1er février, ce ne sont pas des dieux que vous irez voir, ce sont des gens majeurs qui savent très bien où ils vont (vers les rolls et les casinos ?) et le ricanement de Johnny Rotten viendra vous fouetter le visage. Oui, nous sommes récupérés et vous alors ? nous on fout la merde et on se fait du blé. Peut-être croyez-vous encore à la révolution ou même au fascisme, sinon à la société libérale avancée ? Peut-être êtes-vous un nouveau militant du punk ? Vous êtes ringards, parce que vous croyez encore à quelque chose — NO FUTURE — les faits sont là et se boucher les oreilles ne sert à rien. L'intérêt premier des Pistols, c'est ce nouvel individualisme né de la crise. Ne comptez que sur vous ! Ne vous laissez plus prendre pour des moutons. THE PROBLEM IS YOU (problems). Méfiez-vous de tout, y compris de nous.

Alors, si vous le voulez, allez applaudir les Pistols aux abbatoirs et revenez comblés. RIEN N'AURA CHANGE, la connerie sera toujours reine. On peut empêcher un tel phénomène, mais rien ne nous empêchera d'exprimer notre mépris. Il y a un an, tout le monde crachait sur Pistols et maintenant qu'ils sont une valeur sûre, on retourne sa veste. Entendons-nous bien, on ne vous reproche pas d'apprécier les Pistols mais la façon dont vous le faites, parce qu'ils sont premiers au hit-parade et que c'est la mode !

Surtout, on veut pas voir ce qu'il y a de subversif dans cette volonté de cynisme, surtout, on applaudit pour ne pas entendre ce qui est déplaisant. Le lendemain, vous

irez bosser comme d'habitude, vous aurez des belles images dans la tête. De bons ouvriers à qui le patron donne des bons points et permet le défolement.

Faites votre musique, montez vos propres groupes, organisez vos concerts mais ne délirez plus. Les Sex Pistols, il y a deux ans étaient des gens comme vous et ils ne se prétendent pas autrement, ils rient de voir des moutons se précipiter bêler à leurs pieds et ils en profitent, que feriez-vous à leur place ? Les Pistols ne sont qu'un ou peut-être le meilleur groupe de la nouvelle génération, dites-vous bien qu'ils n'auraient jamais vu le jour — et l'important c'est cela : LA NOUVELLE GÉNÉRATION, C'EST VOUS !

Johnny Gueule d'Amour ■

P.S. : « ILS VONT TOUT CASER ! » annonce la susdite publicité de RTL. Souhaitons qu'effectivement tel un boomerang cela se retourne contre leurs sales gueules !



Scénario immuable



Faire de l'argent, vite, beaucoup, par n'importe quel moyen, la New Wave on pourrait peut-être la faire mourir dans nos comptes en banque. C'est ce que ce sont dit certains, ouvrant des clubs, et dont le Vortex est une flagrante illustration. Violamment désavoué par le journal « Trick » (magazine punk intéressant, bien fait, intelligent et qui, bien que nouveau-né, a dépassé le stade fanzine de Sniffin'gue et autres), le Vortex Club situé à Londres dans Wardour Street (à Soho, un peu en dessous du vieux Market Club) a été pris en main par « Big John Miller » ancien mercenaire (!!!) qui connaît la manière forte et sait l'utiliser à l'occasion et a d'ailleurs largement contribué à la réputation de violence faite aux punks. Misant sur l'apathie grandissante de la scène londonienne depuis mars dernier ; sur le déclin du Club 100, du Roxy qui avaient fait les belles heures de l'explosion punk à Londres, le Vortex est tout à la fois maison de disques, journal, club, avec ses new-wave Mondays. Le manager se vante d'ailleurs de diriger son affaire seulement pour faire du fric et il sait qu'il tirera facilement parti d'un public croissant.

Au Vortex, on y voit des kids aux cheveux courts, oranges, verts, bleus, assez peu de cuirs mais pas mal de mini-skirts, des chaînes, des badges et tout ce qu'on peut accrocher sur un vieux

dit Jimmy Pursey de Sham 69 : « les fascistes me haïssent, les communistes me haïssent, comment diable vais-je m'en sortir ? » Impossible à utiliser dans aucune magouille politiciarde, insituables dans la logique habituelle droite-gauche, gênants parce qu'ils secouent des siècles d'hypocrisie et disent tout haut ce qu'il faut taire, les punks sont bel et bien le produit d'une société pourrie qui compte 2 millions de chômeurs, essentiellement des jeunes, un système de restrictions très sévères d'énergie (« power cuts » qui, à l'occasion, empêchent les groupes de jouer lorsqu'il n'y a pas d'électricité), diminution de la consommation (pas de viande tous les jours sur la table), des prix très élevés pour les denrées de nécessité, bref une situation plus insupportable encore que celle que nous vivons en France.

Avec en background, une guerre d'Irlande qui s'éternise, des campagnes de soutien aux régimes racistes d'Afrique du Sud et de Rhodésie, une recrudescence néo-fasciste, le tout confortée par l'Union nationale de la majorité silencieuse pour le maintien de l'ordre établi. C'est dans ce contexte sombre que les punks ont commencé à ronger la pomme. Alors, bon, pour finir, la question à 1.000 francs, les amplis arriveront-ils à brûler les « bollocks » et tous les connards avec ?

Sam 'Sally ■



Amour maternel

T-shirt déchiré. Les punks aisés, vêtus « séditionnaires », couverts de fermetures éclair entreouvertes côtoient quelques maquillages audacieux à la Siouxie, mais dans l'ensemble peu d'extravagance, et détail remarquable, la lunette velvétique a beaucoup moins de succès qu'à Paris. Autre pays, autres mœurs !

On s'y installe le lundi soir devant une bière, mais au Vortex, elle est vraiment très chère et puis les groupes sont sous-payés et parfois pas payés du tout, le personnel du bar surexploité (on emploie souvent des mineurs) et le service d'ordre est assuré par des gros bras qui n'ont rien à envier aux tueurs de KCP et Bernardin.

Restent les grandes salles : le Rainbow, l'Hammersmith Odeon, pour ne citer qu'elles, qui prudemment ne font passer que des groupes reconnus (Clash, Jam, Damned) mais il en a toujours été ainsi dans le passé, le show-biz aime les valeurs sûres.

Encore ces salles n'offrent-elles pas des conditions idéales puisqu'il faut rester assis pendant les concerts, les groupes ayant juste obtenu que les kids puissent pogoer dans les allées. Bien entendu, un service d'ordre musclé continue à protéger la scène, sait-on jamais ! Libéralisme oui, liberté ah non !

Dans une structure un peu moins rigide, des groupes parmi les plus importants se produisent à la « Roundhouse », à la fois salle de conférences, de meetings, de spectacles... où les kids peuvent bouger à leur aise sur les gradins puisqu'il n'y a aucun fauteuil qui gêne.

Vous, les pauvres punkies parisiens qui devez raquer 30 F pour voir un seul groupe au Gibus (ou ailleurs), vous allez baver quand vous surez qu'à Londres, pour 15 F ou 18 F, vous en verriez trois de groupes et pas dégué : Buzzcocks, Siouxie and the Banshees (la prêtresse du SS sado-maso rock) et Subway Sect, dans le même concert, pour vous donner un exemple au hasard ! En plus, déjà c'est pas tellement cher, mais les micros marchent (mais oui !) la sono est bonne, les concerts commencent tôt (7 h 30 du soir), à l'heure — si bien que les kids sont sûrs d'attraper le Tube pour rentrer. C'est pas comme nous qu'on est obligés de prendre le taxi... Des teds, on n'en voit pas beaucoup venir provoquer les punks (faut dire qu'ils sont nombreux les punks), alors est-ce que la guéguerre serait apaisée ??

Maintenant, je vous arrête — vous allez me dire que les « spikes », comme ils disent là-bas (à cause des cheveux), ils sont seulement bons à avaler des décibels. Eh bien ! pas du tout justement ! si j'étais un peu class, je dirais qu'ils sont le résultat de la crise des 70'ies. Bien sûr, ils se défendent de faire de la politique, mais par contre ils se revendiquent comme mouvement social — par leur nombre important (plus qu'en France pour sûr), leur extrême visibilité, leur existence même, ils représentent une véritable provocation à l'ordre établi — ce n'est pas tant pour leurs attitudes, comportements ou déclarations outrageantes que les Sex Pistols sont pratiquement interdits de scène en UK, mais plutôt et surtout pour les idées qu'ils véhiculent. Si « Anarchy in the UK » ranime les pogoers les plus fatigués, c'est aussi devenu la nouvelle Internationale des jeunes « rosbifs » (ils nous traitent de « grenouilles » y'a pas de raisons pour que nous on fasse pas de même !), c'est bien la révolte qui est dans cette musique et l'explosion potentielle qu'elle contient qui affole les pouvoirs officiels et familiaux. Quand Johnny-le-pourri gueule dans son micro « Destroy », il fait peur. Quand il parle d'avortement (« Bodies ») ça passe pour une incitation et on craint le pire, des fois que le nombre des avortements augmenterait tout d'un coup. Dans la vieille société puritaine anglicane aux relents victoriens, une jeunesse, étouffée dans ce système de contrôle complet remue ! et c'est les Clash qui appellent à l'émeute de rue. La parole publique de Joe Strummer, c'est de répondre aux provocations policières par la violence, soutenir les frères jamaïcains qui ont brûlé Nothing Hill en s'organisant dans « Rock against racism » — dans ce groupement de lutte anti-raciste qui essaie d'unir les jeunes blanches et noires par le biais de leurs musiques respectives (Punky Reggae Party) de nombreux groupes ont accepté de jouer dans des concerts punk-reggae : Generation X/Cimmarons, Sham 69/Black Slate, ... et encore bien d'autres.

Tout ceci n'est pas du goût de certains, aussi bien à gauche qu'à droite — témoins les multiples agressions physiques perpétrées par le Front National envers des musiciens punks. Toutes les tentatives de récupération ayant échoué (en particulier de la part du PC anglais qui fit jouer des groupes dans des galas de propagande), reste à tenter d'éliminer ces gêneurs. Ainsi que le



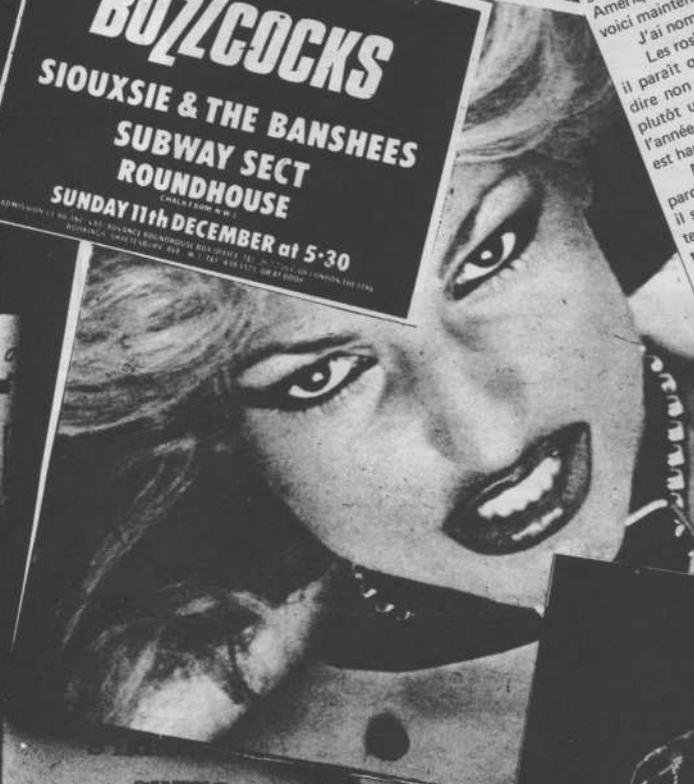
Charme trouble



STRAIGHT MUSIC PRESENTS
GENERATION X
 THE SAINTS
 THE LURKERS
 THE VALVES
 ROUNDHOUSE
 SUNDAY 4th DECEMBER at 5-30

The mysterious Englishman

STRAIGHT MUSIC PRESENTS
BUZZCOCKS
 SIOUXSIE & THE BANSHEES
 SUBWAY SECT
 ROUNDHOUSE
 SUNDAY 11th DECEMBER at 5-30



Dans notre grande série : les punks sont au parfum : nous vous avons proposé l'aventure pinque, les traités de punquoologie, le Céline pinque, les manifestes pinques, les pinques en Amérique, les pinques au cirque, les pinques courent toujours et voici maintenant la poésie pinque, l'incomparable « John Cooper Clark ». J'ai nommé l'unique, l'100% pur pinque (ou new wave Les robbits, c'est estempillé plus propre et que ça veut rien il paraît que ça fait nettement plus propre et que ça veut rien dire non plus alors...!). En fait, John Cooper Clark, c'est l'année dernière pour en cérire, il a 27 ans et poétise depuis qu'il est haut comme ça, alors vous pensez ! Non, s'il a eu droit au label, c'est à cause de ses nippes et parce que Buzzcocks l'a entraîné à quelques-uns de ses concerts où il s'est acquis une grande réputation auprès des titis de Manches (ceux qu'ont compris que lors d'un match de foot, le spectacle était pas sur le terrain mais dans les gradins !). Ailleurs, ça marchait pas très fort, à Londres, on lui avait à peine glavioté sur lui, c'est dire ! mais depuis que c'est smart d'écouter de la poésie pinque, ses affaires vont nettement mieux. Il passe à la télé, à la radio, dans les journaux et une grosse maison de disques l'a signé. La gloire quoi ! Il a sorti, y'a déjà quelques mois un petit disque avec trois textes « sluts » « suspended sentence » et « self defence » ; c'est plutôt marrant avec plein de rimes, si vous voyez ! mais ça perd beaucoup à la lecture, mieux vaut l'entendre déposer ses récitations lui-même. Enfin, il se prend un peu pour Rimbaud ou pour Byron...
 Pour la première fois en France, Annie la Sucette, vous propose une des œuvres du poète (c'est pas traduit pour éviter le massacre, déjà que de le lire, ça déprécit nettement la marchandise...).

J.F. Charpin

SEEKS
 MISCELLANEOUS Rhapsody

at night beneath mosquito nets
 in a vision made for 2
 through fever trees in troubled sleep
 in red remedial shoes
 supernal dawns bum de bum
 and children die in 2s
 their ice over africa
 the desert's turning blue
 behind those blind binoculars
 too ancient to adjust
 the people, though innocuous
 are too numerous to trust
 the price of trash is solitude
 in cages wet with rust
 where dog eared angels eat you
 in cathedrals of dust
 sleepwalk in their memory
 or what remains of it
 in the precincts of all enemies
 they are pulling you to bits
 where women are their weapons
 hung on walls of solid spit
 they need you with a vengeance
 much more than they'll admit

John Cooper Clark





Je ne vous raserai pas la coiffe en vous relatant tout l'itinéraire du groupe — venons-en tout de suite au fait. DEAD END, vous ne connaissez pas et pour cause, les répétitions ne font que commencer, et n'ont par conséquent pas encore joué — pourtant pourquoi attendre pour parler d'eux, il s'agit bien là d'un des groupes les plus prometteurs de Paris — une sorte de sang neuf qui ne peut que faire du bien à une scène encroûtée dans ses querelles et ses retournements de personnel — nous avons besoin de nouveaux groupes qui viennent secouer tout ce beau monde — leur montrer qu'ils ne sont pas les seuls et qu'ils pourraient bien un jour être dépassés par tous ces gens qui ne les ont pas attendus et qui, heureuses retombées (pour une fois !) de la mode se sont mis à répéter dans leurs caves.

Dead End représente en premier lieu cette seconde génération de groupe français qui, marqués par l'explosion de l'année dernière, puisent directement leur inspiration

dans la ville qui les abrite — Paris —. Ils sont trois pour l'instant : LUC (chanteur), LAURENT (guitare), PASCAL (basse), ce dernier ne vous sera peut-être pas inconnu puisqu'ayant déjà joué au sein de deux groupes parisiens défunts, Loose Heart et Angel Face. Ils cherchent un batteur, avis aux amateurs !

Leur musique est violente, saccadée, explosive — comment résister à « Statique Autistique », un hymne pour 1978 — on sent qu'ils ont tourné des jours et des jours dans les rues de Paris afin d'arriver à trouver une sortie, mais rien à faire, on ne s'échappe pas à Babylone — alors, on ne sait plus quoi faire, la tête éclate, les sons explosent — « Out of there ! » autre morceau évocateur — nous sommes dans une chambre vide avec seulement les murs pour se cogner la tête — nous sommes là avec nos fantômes et rien ne sort que l'impuissance et la rage — Paris est une ville d'enculés où toutes les vieilles

barques sont abattues impitoyablement — le bulldozer ne respecte rien alors...

Une de leurs références principales reste le groupe défunt cité plus haut, Loose Heart, et dont ils reprennent plusieurs morceaux (« Red », « New Century ») — groupe original, essentiellement parisien, il était inévitable que Loose Heart laisse des traces et c'est effectivement une très bonne chose — mais attention à ne pas s'enfermer dans le jeu des reprises sans fin. Pour Laurent, Loose Heart agit comme une véritable fascination et ce qui était positif au départ, risque très rapidement de se transformer en blocage — les gens attendent Dead End et non pas le remake d'un groupe disparu — cela ne serait qu'une farce ! Dead End

possède une réelle originalité dans ses morceaux et qu'il serait dommage de gâcher par de vieux fantômes.

Je ne saurais vous en dire plus. RENDEZ-VOUS à leur premier concert !



LUC : 344.69.05

PASCAL : 208.98.63

CONTACTS

LAURENT : 343.52.50

MARIE et les



GARÇONS

Rendez-vous chez Harry-Cover pour une interview. Une journée de merde coincée entre un dimanche et un jour férié. En plus il pleut sur Paris. Putain de temps. A rester enfermé chez soi, mais il faut y aller.

S'installer dans un café et ne pas savoir quelles questions poser. MARIE ET LES GARÇONS, je les ai vu une seule fois à Mont de Marsan et dans l'overdose de sons qui caractérisa le festival, je me souviens uniquement de leur reprise de « Roadrunner » des Modern Lovers — souvenir agréable — et je sais qu'ils vont enregistrer un simple chez Rebel Records et qu'ils viennent de Lyon, maigre récolte.

Par quoi commencer ? Comment vous êtes-vous formés ? question con que j'abandonne tout de suite et on enchaîne sur le 45 tours. Conversation à bâtons rompus qui abordera un peu tous les sujets.

Ils sont quatre et ont commencé à jouer il y a deux ans. Premiers concerts dans la fête de leur lycée — un besoin de jouer pour le pied et de choquer — un casque nazi, des boots à talons hauts — inédit à l'époque et les lycéens qui s'étonnent mais apprécient. Ils rejouent des trucs du Velvet, « Oh ! les filles ! » de Au Bonheur des Dames, un truc de Bowie, etc.

« On jouait vraiment pour le plaisir, pour nous, cela ne pouvait pas aller plus loin et pour voir, on a décidé de se couper les cheveux à la Lou Reed, on allait voir le coiffeur et on lui montrait la pochette



45 tours chez REBEL records

du disque de Lou Reed et on lui disait d'en faire la réplique sur nos têtes, jouer avec une image sombre, noire ».

« Maintenant, ça nous fait chier, cette image Velvet, on a un son qui nous est propre et on veut que cela se sache ».

Discussion sur les salles de concert.

« Pourquoi de décalage entre le public restreint qui va aux concerts "punks" et les chiffres de vente impressionnants de la même musique ? »

« A Lyon, pour les Clash, 300/400 personnes et tu te rends compte 2000 personnes pour Super Tramp ».

« Il y a d'autres groupes que vous à Lyon ? »

« Oui, Star Shooter, mais tu vois un peu le genre. »

« Ça, il y a pas de doute, je les ai vus à Pantin, je m'en souviens, aïe, du hardrock. »

« Sinon, il y a Electric Callas, qui est pas mal, pas le même truc que nous, mais leur problème est un problème de personnel, tout tourne autour du chanteur, c'est lui qui fait le groupe et les musiciens se succèdent sans désampa-

rer ».

Retour sur le 45 tours. La promotion à assurer. Les affiches à faire. Les concerts à trouver.

« On va jouer au Gibus, le 15 novembre, et puis peut-être à Lyon en première partie de Bijou. »

Et les punks ?

« Ça commence à suffire. Maintenant, les joueurs de hard-rock se coupent les cheveux et en avant la zizique. Tout le monde est punk. Quelle salade ! »

« Non, c'est vrai que cela a été important, on croyait pas que cela pourrait arriver, mais il faut maintenant trouver autre chose. »

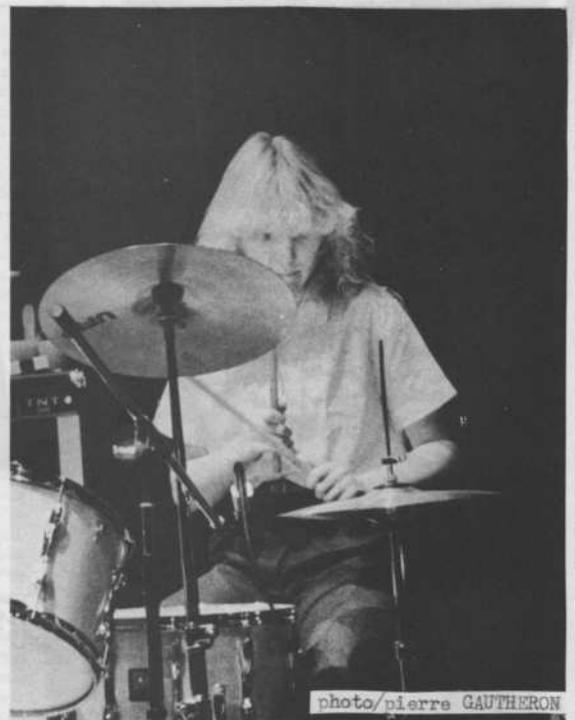
Et les Pistols ?

« T'as vu ce qu'ils font maintenant. Leur trente-trois est dégueulasse ! »

La conversation tire à sa fin. « Qu'est-ce que vous foutez dans la vie ? »

« On vivote, on essaie de vivre de nos rentes, étudiants pour la plupart, l'année dernière, je bossais dans un hosto, quelle merde. »

Et voilà ! que dire de plus sinon d'aller voir MARIE ET LES GARÇONS, un groupe original et tout et tout.



CHEZ LES SITUS
 DONALD



Pour parler d'une musique, il faut parfois emprunter des chemins surprenants qui nous emmènent loin du fameux trois accords mais qui nous y ramènent de gré ou de force. Cela sera le cas de cet article consacré à un personnage particulier de la scène parisienne — rassemblement non-seulement de musiciens mais aussi d'individus dont les différences marquées font aussi la richesse — la « nouvelle vague » tire son nom de cette confrontation de sensibilités typées.

Hervé nous reçoit dans l'appartement de ses parents. Hervé est le batteur des STINKY TOYS, il fut aussi (et surtout, serais-je tenté d'ajouter) une des âmes de Loose Heart, il est également celui qui part quatre jours à la campagne avec dans ses valises une batterie électronique, une gratte et divers autres instruments, mettre sa musique en bande : « tu comprends, je me fous que ma musique soit connue ou pas, je ne sais qu'une chose, elle est là, dans ma tête, à faire les cent pas et il faut qu'elle devienne réelle, que je l'entende ! »

Nous venons voir Hervé qui est un copain et un musicien — ce qui en soi n'est pas une mince affaire et on s'attend donc à discuter des dernières évolutions de la « Punk » musique mais, surprise ! on parlera de tout autre chose, de Paris et de la société du spectacle, etc. « Moi, je suis pour une conscience sociale ». Je me rappelle au mois d'octobre, concert de Stinky Toys à Euabonne, jour de l'assassinat de Baader, nous anciens gauchistes, étions venus voir le set en question et c'est tout juste si Hervé ne nous avait pas engueulé : « merde, vous n'êtes pas à la manif, moi, je n'aurais pas joué, j'y aurais été ! ». Ne vous y trompez pas : rien à voir avec l'extrême-gauche. Hervé ne discutera pas deux minutes politique avec vous, il ressent simplement les choses — une sorte d'hypersensibilité par rapport à l'événement, l'environnement — et ça sort, comme cela, instinctivement, vécu. N'essayez donc pas de décortiquer ces quelques paroles. Et la discussion continue : « la scène punk parisienne fait comme si tout devait venir de Londres, alors que nous aussi, à Paris, on a notre culture, nos acquis, on vit ici, merde ! — ces quartiers où on va toujours, ces éternelles soirées au coin du feu, mai 68 — on vit un vide et pas n'importe lequel, celui qui nous entoure ».

Langage qu'on avait oublié —

Un peu comme si le trente-trois ours venait un peu tard. Nés très tôt, en 1976, STINKY TOYS est un des premiers groupes à annoncer le renouveau de la scène-rock française et très vite, la presse s'empare du phénomène et fait de Stinky Toys le groupe « punk » français. Tout le monde est sûr du succès. C'est le groupe qui accrochera les « kids ». Ambiance mondaine, parties, passage dans Accélération punk, courte apparition dans une émission télé où on voit les « Toys » allongés sur un canapé jouant avec le fric, toute une image est ainsi créée qui, déjà, ne quitte plus le groupe.

Conséquence directe de la mode dont on sent déjà qu'elle s'essouffie, Stinky Toys est le premier groupe à subir le retour de manivelle. Quand sort il y a un mois et demi le trente-trois, toute une réputation colle au groupe et un fossé immense existe entre son public et lui. Les gens boudent Stinky Toys comme si on devait les punir de ne pas être à la hauteur par rapport à ce que tout le monde avait pu fantasmer sur le groupe « punk » français.

La presse a-t-elle trop parlé d'eux et trop tôt ? Les Toys ont-ils trop joué avec cette image mondaine ? Sans doute un peu les deux.

paroles qui collent à notre vécu — la mode à tout envahi — tendance totalitaire à tout enfermer dans des clichés passe-partout — on ne retient que l'image des épingles à nourrice et des T-shirts déchirés — Punk — les images renvoyées sont du niveau sado-masochisme — « le mot d'ordre des punks : s'avilir » (Paris-Match).

Or, derrière toute cette façade, il y a autre chose, des individus vivants, essentiels, comme vous et moi enfermés dans la merde ambiante et qui se cognent la tête contre les murs !

Hervé est un de ces personnages qu'il faut prendre sur le vif, qui



Photo/nicolas TESTU

ira droit au but à la recherche du REEL. Ne pas tricher. Ne pas hésiter à renverser les conventions établies — conformisme à bannir. « La scène punk n'est pas mon truc, il n'y a que trois groupes primordiaux : Subway Sect, Talkings Heads et Modern Lovers. Oui, dans le restant, il y a des groupes qui m'amuse, qui me plaisent, mais pour moi, ce n'est pas là que cela se passe, c'est avec les trois groupes cités plus haut. »

Assis sur son fauteuil, la télé-couleur qui marche à fond, prêt à courir jusqu'au téléphone qui sonne sans cesse, Hervé parle, parle, parle — magnifiques pulls, baskets, Hervé

garde une image très teenager — un côté qui m'a toujours fasciné chez lui — Télévision, Fanzines, Comics, Ketchup, Téléphone... Hervé est le fils direct de Donald Duck et des situationnistes, étrange croisement, détrompateur. Toujours en train de courir dans l'appartement après une conversation inachevée, un feuilleton policier américain, un son/rythme qui traîne ici et là, Hervé a l'air fausement enfantin et naïf des gosses de la ville trop vite poussés dans le béton. On lui confierait le bon dieu — image de copain, toujours sympa, qu'on a envie d'avoir dans les parties, parce que c'est un peu le petit frère de tout le monde. Affaire de famille ? Hervé vous écoutera, rira et dansera. Pourtant, dans sa tête, cela gambergera. Hervé sera ailleurs avec ses problèmes, sa musique, ses fantômes. Rien n'est simple et réduire Hervé à cette simple image de gosse tourmenté serait plus qu'une erreur — images saisis au vol, ce papier ne peut être que partiel.

Changement de décor, on passe du salon très modern style 1950 à la piaule, minuscule, couverte d'affiches et véritable grenier rempli de trésors enfouis, vieilles bandes soigneusement entretenues : Pistols au chalet du lac, Subway Sect au Palais des Glaces (quand on vous parlait d'eux tout à l'heure !) et la dernière bande d'Hervé lui-même.

Ce qu'on osait pas lui demander, faveur sacrée, il va lui-même nous l'accorder. « Je vous préviens, dites-moi franchement ce que vous en pensez, je préfère les gens qui me disent que c'est de la merde comme cela, je peux travailler et tout chambouler ! »

La bande magique. Toujours cette influence de la scène américaine dont Hervé pourrait nous parler à longueur de temps — on imagine

le nombre de fois que Talking Heads a dû passer sur l'électro. Musique fraîche, rendue froide par l'absence de chanteur et la batterie électronique « quand je l'ai écoutée la première fois, je l'ai trouvée chiant, cela ne correspond pas à ce que je voulais ». Rythmes qu'on a envie de reprendre — la bande, assurément, n'est pas parfaite et c'est sûr qu'il y a beaucoup de travail à y faire — mais on sent là ce petit rien d'essentiel qui fait qu'une musique devient UNIQUE, dans nos têtes : l'ensemble de la scène parisienne, très branchée sur Londres et à côté, cette bande, tout à fait différente, ces sons qui nous manquent à Paris, qu'on aimerait bien voir un jour ou l'autre jouer sur scène.

« Ça m'étonnerait que je trouve quelqu'un pour jouer avec moi, cela ne correspond pas du tout à ce que l'on écoute en ce moment et si je trouve, cela sera dans six mois et sans doute trop tard ! »

L'heure qui tourne — cette discussion me donne envie d'agir. Agri non pas comme cela pour une idéologie quelconque, non, agir parce qu'il faut BOUGER, parce que quand je vois quelqu'un comme Hervé qui VIT sa musique, moi aussi, j'ai envie de vivre mes trucs. L'entretien (terme impropre) tire à sa fin — 19 h 30 — il nous faut partir — à bientôt, sans doute !

Johnny Gueule d'Amour ■

P.S. — Difficile d'enfermer sur du papier les pensées d'un individu vivant que vous avez en face de vous, alors il faut pas prendre cet article à la lettre. Quand je fais parler Hervé, c'est en gros ce que j'ai ressenti en l'écoutant, ce ne sont pas des citations universelles.

Ce qui est fait est fait, de toutes façons, regardons plutôt ce que représente Stinky Toys et rétablissons un peu les faits. Stinky Toys sans complaisance de ma part, est sans doute le groupe français le plus original. Né en même temps que les scènes anglaise et américaine, la musique des Stinky Toys ne doit à personne, ils ne sont ni du sous-Clash, ni du sous-Pistols, ils sont les seuls à nous proposer ce son unique qui fait leur originalité. Étrange croisement entre une musique moderne, froide, glaciale, les sons de l'an 2000 et une énergie fun, note intimiste qui rappelle les surprises-parties de nos aînés. Stinky Toys est une urgence, sur laquelle on se surprend à danser. Classé de groupe mondain, je voudrais seulement ajouter qu'il est le seul, paradoxe, qui est passé au travers de toutes les modes de l'année passée, sans changer d'un iota son image et sa musique. Groupe majeur qui mérite d'être débarrassé de tout ce fatras de préjugés qu'on porte sur eux maintenant — pour quoi vous priver du plaisir de danser sur « Driver Blues » ou « Plastic Faces » ? Vous auriez bien tort et moi, je sais très bien, ce que je vais mettre derechef sur la platine.



STINKY TOYS



Photo/Claude Castelan

AU PIED DU MUR

NEW-YORK A L'HEURE du FRIMAS

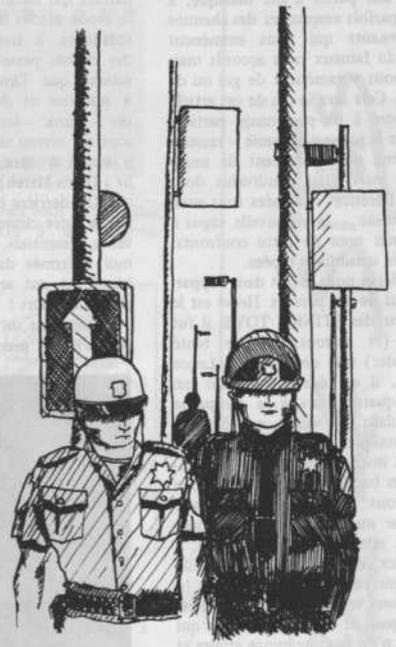
Il ne s'agit pas ici d'analyser ce que peut représenter la « scène new-yorkaise ». Cette scène existe ; elle existe même très fort, mais je ne parlerais que de quelques groupes : Talking heads, Television et Richard Hell sont les noms qui reviennent avec le plus d'insistance. C'est qu'ils forment la quintessence de ce que le rock new-yorkais peut nous apporter et chacun à sa manière nous touche puisqu'il en est de leur musique comme de l'air du temps ; elle n'apparaît si neuve que parce que les temps ont changé et nous avec. Ainsi de Television et de Talking Heads pour qui le jeu de scène a si peu d'importance qu'ils ne nous en proposent aucun, s'en désintéressant totalement, ce qui ne les empêche pas d'avoir une image scénique, bien au contraire. Mais cette image est alors dépouillée, figée, quasi-introvertie. Il y a là quelque chose d'inhabituel qui renverse la plus solide des traditions :

répond : « nous avons tous la même aspiration née de l'art ».

Cette naïveté n'est pas l'apanage des seuls Talking Heads. Il en est de même pour Television dont le leader, Tom Verlaine, se définit avant tout comme un poète et un artiste (le nom même de Verlaine, emprunté au poète français, en rend très bien compte).

Je ne parlerai pas de la musique de Television ; encore moins de leur discographie. Je parlerai d'un souvenir qui restera à jamais gravé dans ma mémoire ; le souvenir d'un concert. C'était à l'Olympia, l'année dernière. Je voulais voir Tom Verlaine de près, le trouvant très beau avec son cou plus long que la normale qui lui donne l'allure d'un cygne. J'ai pu ainsi bien l'observer : pâle silhouette comme frappée d'immobilité, son regard semblait scruter quelque lune complice connue de lui seul. Il avait surtout une curieuse expression, enfantine

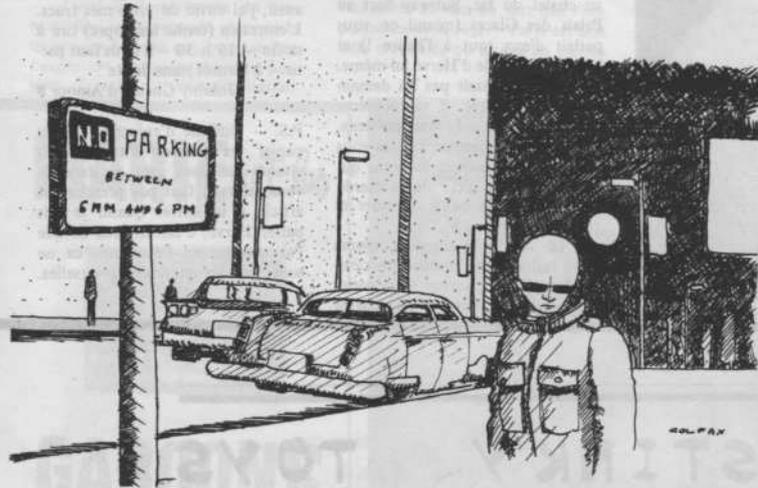
sien propre. Violents et lumineux, ses solos de guitare nous emportent vers des paroxysmes que seul Jimi Hendrix avait atteints jusque-là (ce qui ne veut pas dire, attention, qu'il soit hendrixien). Il faut avoir entendu cette montée du son dans une cascade de notes diamantifères, si nues, si essentielles, qu'elles s'amusent parfois jusqu'à n'être plus que se simples points (« See no evil »). Pointilliste, Tom Verlaine. Pointilliste dont l'esprit rêveur peut s'attarder sur la simple déchirure d'une étoffe (« Torn curtain ») qui s'en va rêver aux bras impossibles de la Vénus de Milo (« I felt right into the arms of Venus de Milo »), pour nous revenir enfin dans le ciselé parfait d'un solo de guitare dont l'intensité se renforce à proportion de la finesse du son. Car le son est d'autant plus dense qu'il est grêle et tenu. C'est cela, T.V. C'est cela, mais c'est aussi une voix. Une voix d'un grain presque transparent, aux inflexions assez soutenues pour ne rien perdre de leur charge émotive. Par le truchement de Verlaine, nous arrivons maintenant à Richard Hell, le grand ami de son adolescence. Et je vous avouerai sans plus tarder qu'il a ma préférence. Peut-être parce qu'il fait un rock plus brouillon d'aspect, plus inachevé. Le perfectionnisme (qu'illustrent T.V. et T. Heads) exclut toujours un peu l'auditeur. Chez Hell, l'urgence se trouve accrue par la frustration de ne pouvoir remplir tous les espaces vides (de ne pouvoir tout exprimer) à commencer par soi-même qui est l'espace vide le plus insoutenable. Espace vide, cela se traduit Blank en anglais. Blank comme dans « Blank generation » qui est une chanson de Richard et le titre de son LP. C'est dans cette chanson qu'il s'écrie : « It's such a gamble to get a face » ; cela demande un tel effort de se constituer un visage !! O Richard Hell, mon semblable, mon frère, comme tu as raison ! Tous ces gens qui vous demandent d'exister alors que vous savez, vous, que vous n'êtes qu'une ombre ou bien un rayon de poussière, fille de joie des chambres vides que l'on oblige à se prostituer au tourbillon de l'existence. Tous ces gens qui vous prêtent une consistance que vous n'avez pas et que vous n'aurez jamais. Richard Hell nous dit aussi : « I was sayin let me outta here before i was even born ». Abolissant l'idée d'un paradis fetal, Hell prétend que la vie le dégoûtait déjà alors même qu'il n'était qu'un bébé dans le ventre de sa mère. On n'avait jamais été jusque là ! Et les coups de basse qu'il nous inflige au bas-ventre sont comme une façon de s'arracher la



STREET FIGHTER
12.12.77

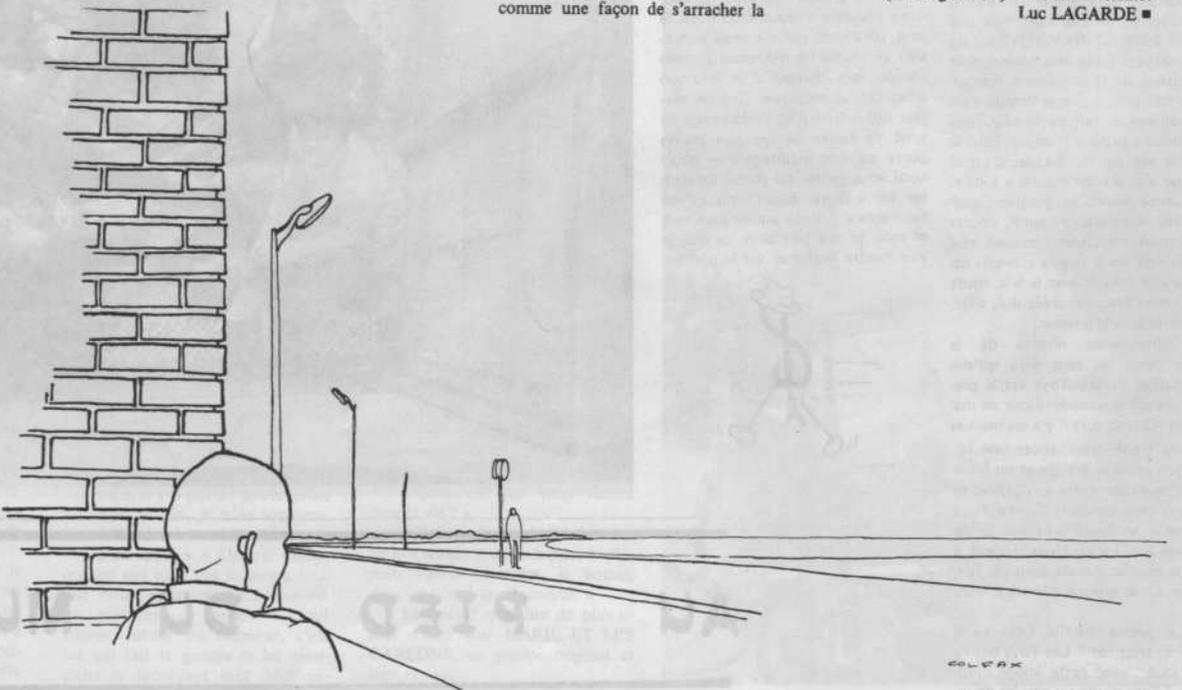
peau dans la sourde nuit de la naissance. Il faudrait aussi parler de sa voix. Là encore, il est radical. Avant lui, un chanteur pouvait se plaindre. Mais se plaindre, c'est sa dapter au malheur, tenter de se familiariser avec. C'est le propre du bluesman. Comme certaines personnes font pour un ami mort récemment en amassant les souvenirs qu'ils en ont dans un flot de paroles, ce qui est une manière de précipiter l'habitude de cette mort. Il y a donc là quelque chose de réparateur. C'est la note bleue, la note mélancolique (blues). Richard, lui, ne se plaint pas ; il geint. C'est dire qu'il affirme brutalement et simplement sa détresse, sans pour autant s'en accommoder. C'est beaucoup plus fort que de se plaindre ; et cela donne des inflexions vocales beaucoup plus extrêmes. Ça ne peut que se terminer dans une voix qui s'étrangle et c'est la toux finale de « Another world » qui nous incite à l'imaginer en train de cracher le sang comme un damné tuberculeux du 19ème siècle romantique. Il est d'ailleurs avec Johnny Rotten la voix la plus radicale de la nouvelle vague. Et l'on ne cessera de l'écouter, cette voix brisée, comme l'on écouterait toujours les voix frêles et désolées de Vavid Byrne (Talking Heads) et Tom Verlaine.

Luc LAGARDE ■



et lointaine qui me rappelait quelqu'un. C'était le personnage de Jean-Louis Barrault dans Les Enfants du Paradis dont il reproduisait étrangement le côté essentiellement lunaire. Le même air de flotter au-delà des contingences quotidiennes. Verlaine est cet adolescent de vingt-sept ans au visage de Pierrot qui doit probablement ne s'intéresser au monde extérieur que dans la mesure où il peut coïncider avec le

à savoir que le rock a toujours été un propagateur de mobilité et que dans son principe même il a toujours été un propagateur de mobilité et que dans son principe même il a toujours été un spectacle. Des gens comme Talking Heads semblent le nier. On peut s'en irriter. Mais n'est-ce pas là une fatalité, sachant ce que sont les membres du groupe et le concept qu'ils entendent définir ? Un concept qui se trouve parfaitement résumé dans le nom du groupe. Talking Heads, c'est une allusion aux hommes-troncs et aux femmes-troncs des journaux télévisés. Froideur, technologie. Sur les photos, ils ont la mine contrainte d'un Mozart enfant. Cela prête à sourire. Mais bientôt on ne sourit plus car une musique se fait entendre, glaciale et obstinée. La musique de leur premier 33 tours, le seul existant à ce jour. Un coin de vous-même se laisse gagner par cette enfilade de chansons qui sont comme autant de bornes kilométriques à franchir dans la solitude capitonnée de votre voiture. Il y a chez eux un plaisir douillet de la mélodie qui est peut-être le signe d'une enfance confortable et préservée — ce qui confirmerait leur image — mais comme ils se signalent également par des mécanismes cinglants qui ne sont pas sans rappeler le battement régulier des essuie-glaces, il en résulte un cachet bizarre où se combinent en un parfait alliage les yeux, ressassement des mélodies et l'horlogerie coupante des rythmes. C'est bien d'un nouveau concept qu'il s'agit, même si cela ne se fait pas sans une certaine naïveté qui est d'ailleurs imputable à tous les artistes se définissant comme tels. Au journaliste qui leur demande comment le groupe s'est formé, Chris le batteur,



COL FAX

Dans la soirée du 29 juin de l'an 1977, le Centre Beau-bourg a été le théâtre d'un drame affreux. Jugez-en vous-mêmes : W.S. Burroughs, venu tout exprès des lointaines Amériques pour nous donner lecture de ses dernières œuvres, eh bien, il s'est fait voler son chapeau.

- Non ?
- Si !!!

Faut dire que c't'affaire était mal barrée depuis le début ! Je raconte : d'abord on a eu droit à un peu de ciné, mais il y avait une bande de barbus (enfin pas tous mais presque) qu'ont pas arrêté de pousser des cris d'oiseaux pendant toute la projection, c'qui a fait qu'on n'a pas tout vu. A l'entracte, y'a des pinques (c'est ce qu'ils ont marqué dans le journal) qu'ont grimpé sur la scène où y'avait quatre petites tables avec quatre verres d'eau dessus, un verre d'eau sur chaque table, si vous me suivez... et quatre chaises sous les tables, pis il devait y avoir un micro quelque part. Un des affreux s'empare du micro et nous débite quelques conneries, un autre se fout à poil (au grand plaisir des dames et de quelques messieurs de la gente assistance).

- Mouvements divers dans la salle, y'en a qui disent que ça fait partie du spectacle. Les galapiats se servent à boire dans les verres de ces messieurs les littérateurs. Là, ça devient du blasphème, du crime de lèse majesté ! et non contents, ils aggravent leur cas en balançant de la flotte sur les premiers rangs. Sur ce, GG. Lemaire, Philippe Mikriammos, Brian Gysin et le Maître en personne (enfin Burroughs...) prennent place. On croyait que les pitres de l'entr'acte allaient se tailler, mais non, ils restent et continuent de foutre la merde. Gysin, qui cause le français, mène les négociations, les trois autres se marrent un peu. Les tractations s'éternisent, des spectateurs, des violents, proposent leurs bons offices pour vider les intrus ; y'a même un vigile qui se pointe, mais Gysin, qui est un tendre, préfère régler c't'affaire à l'amiable, enfin les pinques démarrent et retournent dans la salle.

Gysin commence la séance de lecture, puis Burroughs prend le relais, mais lui, il jaspine en amerluce, c'est là qu'on se rend compte que l'Assimil, ça laisse comme qui dirait des lacunes ! Dans l'auditoire devait quand même y avoir des compatriotes à lui ou des gus au parfum vu qui s'arrêtaient pas de se gondoler. Les apaches, ça devait les étourdir tous ces mots qu'on y comprenait nib, y s'ont remis à faire du tintoin - un zig de ma rangée poussa des grands cris qu'il fallait qu'on le retienne, sinon il allait étriller tous ces voyous. Courageux mais pas téméraire, y s'est levé, il a même été voir de plus près (mais pas trop quand même) puis il est revenu s'asseoir. Après, ça a vite tourné au chambard, les pinques se sont foutus sur scène pour faire la danse du scalp, des méchants se sont mis à leur donner des grands coups de Kung-Fu sur la tête (ça impressionne mais ça fait pas mal) et, sacrilège !, un des voyous a piqué le galure du maître. Là, ça a tourné à l'émeute, des dames poussaient des cris, y'en a même une qui a été frapper le déicide (ou c'était p't'être bien avant ça, j'me rappelle plus très bien). L'auditoire était partagé, y'avait les pour, y'avait les contre, et y'en avait même qui voulaient se foutre sur la gueule. Gysin essayait de calmer les esprits, Burroughs restait imperturbable dans la temoète (ça doit être le self control anglo-saxon), il a seulement fait savoir qu'il l'ouvrirait plus tant qu'on lui rendrait pas son galure, il s'est barré, toujours aussi cool, alors tout le monde s'est barré...

Des étudiantes américaines ont proposé de faire une quête pour rembourser le voyage à ce pauvre monsieur Burroughs, vous vous rendez compte, lui faire ça à lui qui vient de si loin. On allait sortir nos mouchoirs à défaut de sortir nos portefeuilles...

Le lendemain, Gysin racontait qu'il s'était bien marré, que ça lui rappelait le temps passé au régiment de l'adjudant Breton. Quelques jours après, Burroughs s'est rebarré chez lui pour se racheter un couvre-chef. Au fait, et le galure, qu'est-il devenu dans tout ça ? Il paraît que les pinques ont voulu le rendre à son propriétaire, mais qu'il n'en a pas voulu. Comme ils avaient pas la patience d'attendre que Burroughs ait le nobel, alors ils ont été le vendre illico presto pour se payer de quoi licher.

Décidément, c't'histoire est vraieent pas morale !

J.F. Charpin ■



Photo/françois LAGARDE

G.G. LEMAIRE, traducteur de quelques textes et organisateur d'un colloque autour des travaux de Burroughs et de son ami B Gysin, a bien voulu répondre à nos questions.

Jean-François CHARPIN : il y a autour de Burroughs tout un mythe véhiculé par la presse littéraire. Je pense notamment à sa passion pour les armes à feu, aux circonstances particulières ayant entraîné la mort de sa femme, à la schnouff bien sûr !

G.G. LEMAIRE : le mythe existe et lui l'entretient, il l'entretient à plein dans le sens où c'est quelqu'un qui est sorti complètement vidé de cette expérience, c'est un mort-vivant, c'est quelqu'un qui a vécu douze ans dans une parenthèse et qui ne s'en est jamais remis et la seule chose qui le maintienne encore dans ce monde, qui le fait échapper à cet espèce d'atrait du vide, c'est l'écriture. S'il écrit, c'est non seulement parce qu'il a quelque chose qui le maintient et qui lui donne une raison de poursuivre son chemin dans l'existence. Le personnage qu'on imagine de Burroughs aujourd'hui n'est plus le même ; c'est un homme extrêmement courtou, très gentil, très attentif et pas du tout le personnage qu'on imagine extrêmement glacial avec une dureté extravagante, c'est tout à fait le contraire quand on le côtoie.

C'est quelqu'un qui vit extrêmement isolé, très seul, beaucoup plus seul qu'on ne l'imagine avec le renom qu'il a. Je ne lui connais pas d'amis en dehors de B. Gysin. Bien sûr, il a beaucoup de relations, mais pas beaucoup d'amis. Il vit plutôt complètement coupé du monde et le monde se traduit à travers certains livres qu'il lit et surtout la presse et la télé, comme tous les Américains, mais je ne crois pas que cela soit dans son expérience actuelle. Toute l'expérience de Burroughs enterre l'expérience antérieure. C'est celle des douze ans qu'il a vécus dans cet univers et il ne parle qu'en référence à travers ça, donc ça forme toujours une

boucle où il revient et un passé qui l'obsède visiblement. Il parle beaucoup de ses rêves et il l'a répété à plusieurs reprises beaucoup de son travail vient à travers les rêves...

J.F.C. : il semble avoir été peu engagé dans les mouvements de contestation qui se sont développés aux USA au cours des années 60.

G.G.L. : Burroughs a toujours été intéressé de voir de quelle manière on peut intervenir dans la société, mais, lui, a pris beaucoup de distances, c'est-à-dire qu'il ne s'est jamais engagé dans un mouvement de contestation. Il a soutenu pas mal de choses, en particulier la lutte pour les homosexuels, mais il voit très bien la limite, il ne croit pas à l'efficacité de ce genre de choses. Il croit beaucoup plus à cette nécessité qu'est la lutte contre la technologie par des moyens techniques. Quant à son importance sociale, elle est indéniable aujourd'hui, mais savoir si elle a été positive ou négative : je ne sais pas ! Je crois plutôt qu'elle a été négative car Burroughs a toujours été lu au premier degré comme une espèce de parcours dans la drogue et dans la perversion, ce qui n'est pas vraiment son propos en fait, parce que s'il décrit bien ce processus et si son type d'écriture, sa technique littéraire et sa raison d'être, c'est effectivement de traduire une expérience et une expérience qui a été la sienne et non pas imaginaire, mais les gens l'ont perçu un peu différemment et ont cru y voir une pure et simple description d'états connus sous la drogue et je crois que cela a été négatif. Les choses vont changer parce que la portée de son œuvre est prise d'une façon différente et on va assister à une réflexion des lecteurs dans le sens où il est nécessaire aujourd'hui de s'apercevoir que l'écriture n'est pas simplement le fait de coucher ses pensées sur un bout de papier ou que cela aussi peut avoir une portée quelconque et que s'il écrit, il sait très bien que l'écriture a ses limites et qu'il y a d'autres choses à

mettre en œuvre et que c'est ça qui compte : mettre en œuvre cette possibilité pour l'écrivain de lutter contre les formes de contrôle et de répression qui existent aujourd'hui...

... Il sait très bien que si l'on ne met pas en œuvre des moyens beaucoup plus à la mesure de notre époque, on n'obtiendra jamais rien. Burroughs n'est pas un homme politique comme Ginsberg qui vraiment veut jouer un rôle politique eux États-Unis. Il n'a jamais pris de position politique, même il y a certains aspects de sa pensée qui me paraissent extrêmement réactionnaires.

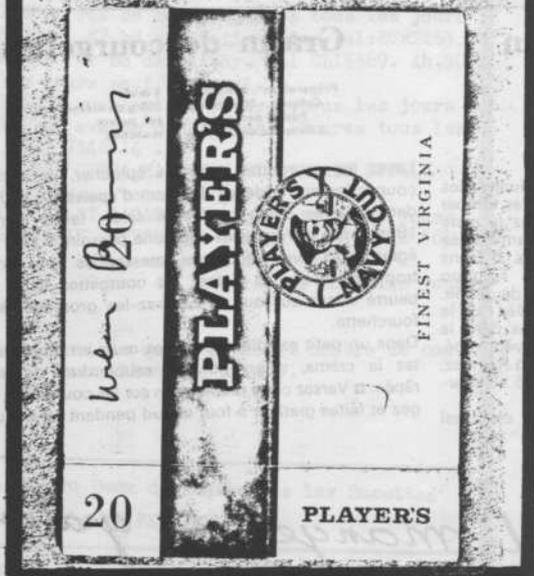
J.F.C. : je crois qu'il a donné quelques cours dans des universités américaines ?

G.G.L. : ça, c'est très nouveau, c'est-à-dire qu'à partir du moment où il a commencé à donner des lectures dans les universités américaines avec Ginsberg, il y a beaucoup de choses qui ont changé en lui. Il ne voulait pas, il avait donné des interviews auparavant où il disait qu'il refusait de faire des lectures, que ça ne l'intéressait pas, qu'il ne s'en sentait pas capable, que cela le fatiguait. A partir du moment où il a été convaincu d'essayer de le faire, tout a changé chez lui parce qu'il a vu les réactions du public directes sur les textes qu'il était en train d'écrire, si bien que même son écriture a changé. Ses derniers romans : « A part of saints » et « Cities of the red night » sont des romans qui ont très peu de choses à voir finalement sur le plan de l'écriture avec ce qui précède ; on y retrouve tous les éléments de Burroughs, c'est toujours du Burroughs sauf que c'est beaucoup plus simple à lire, il y a beaucoup d'effets parce qu'en lisant ses textes, il les joue de plus en plus...

... le public réagit, s'énervé et Burroughs corrige ses textes en fonction de ces réactions-là, on voit qu'il a été amené à épurer son travail, c'est tout à fait un autre stade...

(à suivre)
entretien réalisé
par Jean-François CHARPIN ■

LES
GARÇONS
SAUVAGES
SOURIENT



BOUTON, SA FIANCÉE ET SES AMIS



Johnny Guitare dit "BOUTON"
(a déjà fait la une du Meilleur avec Elli (toys))



La Petite, sa fiancée



Albert, un ami



Marcellin, un ami (un peu jeune)



Tigresse une amie



Minou, une copine (sans plus)



Beau minet, un ami



Zoé, une amie

Gratin d'aubergines

Préparation : 40 minutes
Cuisson : 20 minutes
Pour 6 personnes :
2 kg d'aubergines
2 l d'huile à friture
2 cuillerées à soupe
de gros sel
750 g de tomates
2 gousses d'ail
5 grandes feuilles
de basilic
1 cuillerée à soupe
d'huile d'olive
thym, persil
100 g de râpé
sel, poivre

Epluchez les aubergines. ■ Coupez-les en tranches de 1 cm d'épaisseur dans le sens de la longueur. ■ Disposez-les dans une passoire à pied en les saupoudrant, au fur et à mesure, de gros sel pour les faire dégorger pendant 1/2 heure. ■ Lavez-les rapidement pour enlever le sel, épongez-les dans un linge. ■ Faites-les dorer à grande friture. ■ Sortez-les et égouttez-les à fond.

D'autre part, préparez un coulis de tomates : coupez les tomates en deux, épépinez-les et mettez-les dans une casserole avec l'ail, le basilic, le persil, une branche de thym, l'huile d'olive. ■ Faites cuire à feu vif jusqu'à ce que l'eau des tomates soit complètement évaporée. ■ Passez à la moulinette, salez, modérément, poivrez.

Dans un plat allant au four, disposez une couche de coulis, puis une couche d'aubergines frites, saupoudrez de râpé. ■ Recommencez jusqu'en haut du plat et faites gratiner. Cette préparation est aussi bonne froide que chaude.

Concombres en gratin

Préparation : 30 mn
Cuisson : 30 mn
Pour 6 personnes
3 gros concombres
1 oignon
30 g de beurre
30 g de farine
200 g de crème
50 g de gruyère râpé
sel, poivre, muscade

Choisissez des concombres longs et minces. Epluchez-les entiers. ■ Coupez-les en quatre en longueur. Faites tomber au couteau toute la partie graineuse. Découpez le reste en petits cubes. ■ Jetez-les dans l'eau bouillante salée pour les blanchir 10 à 15 minutes. Egouttez-les. ■ Dans une casserole, avec le beurre, faites fondre l'oignon haché fin sans le laisser colorer, saupoudrez de farine, mélangez puis ajoutez la crème en remuant. ■ Dès que le mélange a épaissi, versez-le sur les concombres dans le plat à gratin avec 2 cuillerées à soupe de gruyère râpé, très peu de sel, poivre, muscade si vous l'aimez. ■ Remuez, mélangez à fond, mettez au four chaud 200° (6 au thermostat) pour finir de cuire et gratiner.

Cette préparation est une entrée agréable, elle est aussi appréciée avec un rôti, une grillade de porc, etc.

Gratin de courgettes

Préparation : 5 minutes
Cuisson : 30 minutes
Pour 6 personnes :
3 livres de courgettes
3 œufs
250 g de crème fraîche
sel, poivre
muscade

Lavez les courgettes sans les éplucher, essuyez-les et coupez-les en rondelles de 1 cm d'épaisseur. ■ Jetez-les dans 3 litres d'eau bouillante salée, faites cuire 15 à 18 minutes. ■ Versez-les dans une passoire à pied pour les égoutter. ■ Avec l'écumoire, pressez-les pour extraire le trop-plein d'eau. ■ Versez les courgettes dans un plat beurré allant au four. ■ Ecrasez-les grossièrement à la fourchette.

Dans un petit saladier, battez les œufs en omelette, ajoutez la crème, salez, poivrez, saupoudrez de muscade râpée. ■ Versez cette préparation sur les courgettes, mélangez et faites gratiner à four chaud pendant 15 minutes.

Il fait froid mangez du gratin

Métal Urbain revient d'Angleterre avec un 45 tours dans ses valises. Nico revient des States où elle a eu un succès énorme, elle a dû prolonger sa tournée. Yves Adrien réapparaît avec trois pages dans le rock'n'folk de février. Asphalt Jungle en Angleterre à la mi-février. Stinky Toys en Hollande à la mi-février également, dans le sud en mars. Dead End cherche un batteur (contact Laurent : 343.52.50). Alain Pacadis sort un livre en février sur l'année 77 aux éditions Sagittaire. 1984, une nouvelle formule, départ du chanteur Henri Flesch, quarante-cinq tours possible. Hervé des Stinky Toys cherche des musiciens pour former un groupe (contact Hervé : 278.15.31). Toujours pas de nouvelles des Brigitte Bardot's, Pierre Benain en ferait partie. Bazzooka a arrêté l'illustration de Libération. Le soir de Noël, les Toys, aidés de quelques amis transportaient une quantité excessive de bière au goût des flics de passage, ils ont été interpellés et tabassés. Elli qui n'est pas capable de la fermer s'est ramassé une remarque judicieuse du commissaire du 5ème : « je crois que vous êtes uruguayenne, c'est pas la peine de la ramener ». Heureusement ce gentil réveillon s'est terminé par des courbettes des agents et en ce qui concerne les Toys, ils ne dessaouilent plus depuis trois semaines. Et pour finir, une lamentation : les « Punks-Rats », une pièce de théâtre pinque 100 % pour mondains encanaillés, la zone s'entredéchire sous les yeux émerveillés des minets parisiens, passez-moi une cuvette j'ai envie de dégueuler. Et pour finir le groupe qui monte : Captain Flytox et ses mouches à merde !

- | | |
|-----------------------|--|
| 7-8-9 février | Zappa à Pantin (combien de morts ?) |
| 28 janvier | Georges Benson au Théâtre des Champs-Élysées |
| 31 janvier-10 février | Tim Blake |
| Gibus à minuit | |
| 17-19 janvier | Bijou |
| 20-21 janvier | Glady |
| 24-28 janvier | Maniacs |
| 1er février | Tom Robinson |
| 2 février | Subway Sect |
| 29 janvier | Stinky Toys à Cergy-Pontoise |
| David Bowie ??? | |
| Bob Marley ??? | |
| Sex Pistols ??? | |

CINÉMA : ne ratez pas le Magicien d'Oz et Robin des Bois.

DIRECTEUR DE PUBLICATION : Jean Pierre PETIT

RÉDACTION : Walter Stirati, Nicolas Testu, Jean-Pierre Petit, Luc Lagarde, Laurent Schuster

COLLABORATION : Zorro Lesage, Anne-Claude Kieffer, Pierre Sacem, Jean-François Charpin, Elli Medeiros, Pierre Gautheron, Jean Miglieri, Danielle Baucheron "rapounet" "red officer"

Imprimé par EDIT 71 : 9 rue Auguste Métyvier, 75020 Paris.
Composé par GERMINAL : 33 boulevard St Martin, 75003 Paris.
Adresse (courrier) : 14 avenue Daumesnil, 75012 Paris.

Numéro du dépôt légal : 45131

EPICERIE DE NUIT

- COCHON ROSE 44 bd de clichy ouvert jusqu'à 6 heures sauf le jeudi.
- TRAITEUR rue de buci, 3heures tous les jours
- L'AN 2000 82 bd des batignolles Tel:EUR2463
- GAGNERON 26 bd de clichy. Tel CLI5569. 4h.30 tous les jours sauf le lundi.
- PANTHEON rue laplace 2heures, tous les jours
- MUTTI 63 avenue des ternes 11heures tous les jours. Tel 7546114 .
- DRUGSTORE OPERA, MATIGNON, ST GERMAIN, ETOILE jusqu'à 2heures tous les jours.
- DRUGSTORE ST LAZARE 23heures tous les jours
- CHARCUTERIE DUTERTRE 4 rue du mont CENIS 18è 1heure tous les jours, samedi 4heures.
- ALI BABA 22 rue de la huchette tous les jours 24 heures.

Est-il admissible qu'un si petit nombre de commerçants travaillent la nuit?..

Le Numéro Deux de Annie Aime les Sucettes sortira le 16 FEVRIER 1978



AUX 2 ROGERS

C'est le salon de coiffure du 21 rue Neuve st Pierre 4e. Sans aucun doute le meilleur ou l'un des meilleurs coiffeurs de Paris.

Je l'ai découvert avec Jacno des Stinky Toys qui lui va régulièrement depuis longtemps. Ils n'ont pas bien sur les fauteuils en cuir et les ambiances tamisées des Maniacs and co, mais lui au moins ne vous flanque pas un dégradé qui est censé aller à toutes les têtes qu'ils rencontrent.

Si vous cherchez un coiffeur qui vous fait exactement la coupe que vous desirez pour moins de 15 frs d'entendre les commentaires sur les événements quotidiens.

ALLEZ Y

article et photos de Nicolas Testu



Jacno: "Roger le coiffeur des Idoles"



Journal édité par l'association des joyeux compagnons de l'âge Atomique